en quittant la route Luxembourg-Larochette et en traversant le pont du ruisseau. Il s'engagera, après une centaines de pas, dans le fourré, où l'attend un coin de terre rappelant d'une part l'évolution de l'activité technique et économique humaine, d'autre-part, l'œuvre éternelle, mystérieuse de la Nature-Souveraine.

Le gibier dans ses rapports avec nos cultures.

Il est un fait que notre gibier est capable de causer des dégâts à nos cultures dans les bois, les champs et les jardins avoisinant ceux-ci. Ce n'est pas seulement du point de vue économique que la question peut nous intéresser, mais aussi par rapport à l'esthétique. Il est à remarquer, toutefois, que certains représentants du gibier font exception et qu'ils sont économiquement indifférents, ou peu nuisibles, voire utiles à nos cultures. Toujours, bien entendu, du point de vue où l'homme a, d'ordinaire, l'habitude de se placer, quand il juge son entourage. La perdrix, par exemple, et la caille, nous débarrassent de grandes quantités d'insectes et de mollusques qui détruisent nos jeunes plantes, la bécasse ne se nourrit que de vers, de coléoptères, de larves. de mollusques nus ou à coquilles, le renard, quand à lui, pour citer encore un exemple typique, bien qu'il nous prive de maints succulents rôtis, auxquels nous pensions seuls avoir droit, n'en est pas moins un assidu destructeur de souris et de rats, ennemis déclarés de nos moissons.

1. Le gibier, que nous disons «nuisible», se fait sentir tout d'abord par la mauvaise habitude de s'attaquer aux tendres écorces de nos arbres et arbustes, quand, surtout en hiver, la nourriture habituelle vient à manquer. Les plantes se ressentent toujours plus ou moins sensiblement de ce décorticage. Cette manière de ronger les écorces ne serait pas seulement une suite de manque de nourriture, et, peut-être, parfois de soif, mais encore, si l'on peut dire, une sorte de passe-temps, étant donné que le décorticage ne se fait pas uniquement en hiver, mais encore en été, quand, certes, la nourriture ordinaire ne fait pas défaut. Enfin, on croit aussi qu'il peut bien s'agir d'une manière de couvrir le manque de certaines substances nutritives que l'animal ne trouve pas en assez grande quantité ailleurs, le manque de tannin notamment et de chaux. Le gibier, qui, dans ce sens, vient avant tout en considération dans nos parages, est le cerf, le chevreuil, le sanglier, le lièvre et le lapin sauvage.

Le cerf attaque de préférence l'écorce de l'épicéa, puis, dans l'ordre, celle du chêne, du frêne, du sapin, du hêtre, du

pin, de l'aune, du bouleau. Les dégâts occasionnés par le chevreuil sont, en général, beaucoup moins sensibles. Comment empêcher ses ravages? Le moyen le plus efficace serait sans doute celui qui consisterait à protéger les troncs en les enveloppant d'une manière ou de l'autre, mais en pratique, comme bien l'on pense, cette méthode est impossible, surtout dans les plantations de vaste étendue. On a essayé de faire couler la résine chez les conifères, afin de couvrir de cette façon les troncs, au lieu d'utiliser, d'après d'autres conseils, des matières collantes ou de mauvaise odeur. Un bon moyen à employer est sans contredit celui d'offrir, en hiver, une nourriture abondante aux animaux affamés, en ayant soin de distribuer sur le sol, de distance à distance, du sel marin additionné d'argile, dont ils semblent être friands. Le sanglier est moins à redouter que le cerf et le chevreuil, il n'attaque qu'occasionnellement l'écorce des racines «à jour», notamment des chênes. Les cicatrices ainsi faites entraînent souvent la pourriture du tronc. Remède? Chasse à l'indésirable porcin. Les ravages faits par les lièvres aux écorces des arbres fruitiers dans les champs, les vergers, les jardins mêmes et les parcs, sont ordinairement très importants. Le rongeur aime également à décortiquer, avec prédilection, paraît-il, les jeunes acacias qu'on plante fréquemment dans les talus des routes et des chemins de fer, afin de les consolider par les racines et d'éviter des éboulements éventuels. C'est en hiver notamment, quand la terre est couverte d'une épaisse couche de neige et de glace, qu'il recherche les troncs des arbres fruitiers, ainsi qu'il est dit plus haut, sans ménager à l'occasion certaines plantes ornementales, les rosiers, les pluie-d'or, les troènes, les fusains, et d'autres encore. On fait bien d'entourer les troncs de toile métallique, de treillage, de branchages épineux et de clôturer vergers, parcs et jardins avec les soins requis. Quant au lapin sauvage. il est de beaucoup plus dangereux encore que le lièvre. En premier lieu parce qu'il est en général plus nombreux là où il s'est fixé une fois, puis, il vit en société, tandis que le lièvre est plutôt solitaire; enfin, parce qu'il parvient plus facilement à passer les clôtures, à cause de sa taille menue, son extrême agilité et ses manières de creuser la terre. Il s'attaque, du reste, à tous les arbres sans distinction, qu'ils soient feuillus ou résineux. Ils tombent tous victimes de ses dents de rongeur par excellence, quand la nourriture se fait rare. Il convient de lui faire la chasse par tous les moyens permis. On a constaté que le lapin sauvage recherche volontiers les rameaux vivants et les branches de toutes sortes de plantes qu'on jette-là, au hasard, dans les alentours des terriers. De cette manière, on pourra toujours sauver quelques troncs du voisinage.

2. A côté de la mauvaise habitude qu'a le gibier «nuisible» de s'attaquer aux écorces des plantes, il faut mentionner celle de détruire les bourgeons de toute une série d'arbres et d'arbustes économiquement de haute valeur. En outre, les petites plantes, faiblement fixées, sont facilement arrachées du sol, quand l'agresseur se met à enlever plus ou moins brusquement les bourgeons, d'autres sont piétinées et la plupart du temps détruites complètement. A la destruction des bourgeons prennent part en premier lieu le cerf, le chevreuil, le lièvre, le lapin sauvage, le coq de bruyère, le faisan, l'outarde, l'oie sauvage, sans oublier l'écureuil qui cependant ne peut être compté parmi le gibier. Le cerf fait des dégâts importants, s'il est nombreux dans la contrée, ce qui est le cas aussi pour les autres gibiers. Les bourgeons qu'il recherche de préférence sont ceux des chênes et des hêtres, ainsi que de certains conifères. Une longue expérience nous a appris qu'il est bon de lui présenter, par places, dans les bois de chênes et de hêtres, des plantes à bourgeons très tendres, notamment des saules et des trembles, qu'on pourrait désigner sous le nom de «plantes molles», dont les jeunes boutons, particulièrement délicats, semblent lui goûter mieux que les autres. De cette manière on parvient à protéger toujours un peu les bourgeons des bois dits «nobles». Il faut donc, dans une certaine mesure, ménager ces essences à bois «mou» dans les grandes plantations et ne pas les considérer tout bonnement comme de la «mauvaise herbe». Le chevreuil préfère le chêne, le frêne, l'érable, le sapin et l'épicéa. Quant au lièvre, il est friand des tout jeunes jets des plantules des mêmes espèces, tout comme le lapin sauvage. L'initié n'ignore pas que ce dernier, le très redouté rongeur, est attiré par le Sarothamne à balais, qu'il détruit souvent jusqu'à la racine. Qu'on ait donc soin de lui offrir, dans une certaine mesure, cette plante, comme un «dérivatif» en faveur des essences de valeur.

3. Le gibier, par malheur, ne se contente pas seulement des bourgeons, il détruit également les blés qui viennent de pousser, les semis de trèfle et d'autres plantes fourragères, la verdure naissante des prés. Il n'est pas rare de voir des champs de trèfle, des prairies et d'autres terres ensemencées, se trouvant à proximité d'une forêt, être broutés, tout comme si on y avait mené du bétail au pâturage. Il est vrai que le coq de bruyère, le faisan et l'outarde sont plutôt granivores, mais au printemps et en été, quand les graines et autres fruits font encore défaut, il faut bien qu'ils se mettent à la recherche d'une nourriture appropriée. Ils la trouvent dans les bourgeons, les jeunes pousses et les feuilles tendres. Les dégâts que le faisan est capable de causer dans les jardins avoisinant les forêts, sont souvent tellement sensibles, qu'on se sent obligé de lui faire une

guerre sans merci, afin de s'en débarrasser. Quant à l'outarde, elle ne se montre chez nous qu'accidentellement pendant les hivers rigoureux. Elle est devenue rare partout et ne cause de dommages aux cultures que là où elle se montre quelque peu nombreuse. Elle préfère avant toute autre nourriture les feuilles jeunes et tendres de la plupart des plantes de nos champs et bois, mais surtout celles du pissenlit, des laitues, des crépides et notamment les bourgeons et toutes les espèces de blés lui conviennent pour satisfaire son grand appétit. L'insatiabilité de l'oie sauvage est très prononcée aussi, comme on sait. Sur son passage dans nos contrées elle se nourrit de graines, de jeunes pousses de blés, de jeunes herbes et tendres plantes fourragères, de toutes sortes de bulbes et de tubercules, de carottes, de navets, etc.

4. La destruction d'immenses quantités de fruits de tout genre par le gibier est souvent vivement sentie par nos cultivateurs. Nous en avons déjà parlé plus haut. Il reste à noter que de tous les représentants de notre gibier, c'est le pigeon-ramier qui se distingue comme ravageur dans ce sens dans les bois et dans les champs. Il n'a pas de prédilection pour tel fruit ou tel autre, semble-t-il, il les prend tous. Il ne ménage pas non plus les jeunes semences et les pousses des herbes les plus tendres. L'oiseau de passage — par excellence — la grue, s'attaque également aux jeunes pousses des blés, en dévalisant, quand elle est nombreuse, tous les sillons ensemencés. Elle aime le blé à moitié mûr, les pois, les racines tubéreuses. Aucun gibier cependant ne fait des ravages dans les champs comme le sanglier, quand il fouille le sol pour sortir les fruits enfouis dans la terre, mais notamment les pommes de terre, dont il détruit, en les écrasant entre les dents pour n'avaler que le jus, à l'occasion, des quantités très importantes. Le sanglier cause ainsi des dommages bien appréciables surtout vis-à-vis des «petits» cultivateurs, ou des locataires de quelques lopins de terre, qui en tirent les tubercules indispensables.

Cette courte notice ne fait que résumer la question de la «nuisibilité» du gibier, dont l'énumération et le genre de vie ne sont ici que sommairement mentionnés.

Die Bebrütungsdauer bei Vogeleiern.

Wohl jeden Naturfreund wird es interessieren, zu wissen, wieviel Zeit ein Vogel zum Erbrüten seiner Eier braucht. Wieviel Stunden und Tage vergehen bevor unter dem wärmenden Körper der Vogelmutter aus den Eiern Junge kriechen. Diese